

Meurtrière épidémie chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu de Savigneux

Les avatars du prieuré de Savigneux

L'antique prieuré bénédictin de Savigneux qui était situé au lieu appelé aujourd'hui Bicêtre a connu, depuis la Révolution française, bien des avatars. Vendus comme bien national, ses locaux délabrés sont, dès 1809, rachetés par le département de la Loire.

Dans le cadre d'une réorganisation générale de l'assistance l'administration impériale souhaite y établir un dépôt de mendicité. Le décret impérial à Schönbrunn le 20 septembre 1809 précise dans son article 1^{er} :

Les bâtimens, terrains et dépendances de l'ancien prieuré de Savigneux, seront disposés sans délai, et mis en état de recevoir deux cent cinquante mendiants de l'un et l'autre sexe pour le département de la Loire...

Mais l'établissement a une courte existence et disparaît avec le Premier Empire. En 1825, les bâtiments du prieuré qui subsistent reçoivent une nouvelle destination. Les frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu y installent un asile pour les aliénés et les épileptiques.

L'ordre de Saint-Jean-de-Dieu

L'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu a été fondé au 16^e siècle par Jean Cuidad. Né en 1495 à Montenor-o-Novo, au Portugal, Jean mène d'abord une vie aventureuse : berger, colporteur, soldat, libraire... Il est même interné plusieurs mois comme aliéné. Après sa rencontre avec le prédicateur Jean d'Avila et sa guérison, devenu *Jean de Dieu*, il se consacre aux pauvres malades. En 1537, il fonde à Grenade un hôpital et l'ordre hospitalier des frères de la Charité. Jean de Dieu meurt dans cette ville en 1550. Il est canonisé en 1690. Son ordre hospitalier se répand rapidement dans toute l'Europe. Il est introduit en France en 1601 par Marie de Médicis.

Les religieux portent une robe brune avec un capuchon rond et une ceinture de cuir noir. Ils suivent la règle de saint Augustin et prononcent, outre les vœux d'obéissance, chasteté et pauvreté, le vœu d'hospitalité, "fusse au péril de leur vie". Avant la Révolution les frères avaient, dans le royaume de France et ses colonies, la charge de nombreux hôpitaux. L'ordre disparaît de notre pays à la Révolution. Il se reconstitue progressivement à partir de 1819.

Pierre Pautard, l'un des refondateurs

En Lozère, des hommes charitables se sont regroupés pour soigner les pauvres, particulièrement les malades mentaux qui sont souvent, soit abandonnés sans soins, soit emprisonnés. Ils souhaitent prendre la suite des frères de Saint-Jean-de-Dieu et ont ouvert deux asiles d'aliénés¹. Il y a, évidemment, de nombreux tâtonnements. Parmi les premières religieux se trouve le frère Hilarion, un personnage entreprenant et haut en

¹ Un pour les femmes à Saint-Alban, l'autre pour les hommes à Chayla-d'Ance.

couleurs qui fut, par la suite, très contesté². Pourtant la reconstitution de l'ordre vient de ces premières fondations.

Pierre Pautard appartient à ce petit groupe de précurseurs. Il est né à Quérable, un village de Lozère, fils de Jean-Pierre Pautard, meunier, et de Marie Girard.

En mai 1823, avec deux autres frères hospitaliers de la Lozère, il accompagne Paul de Magallon, le restaurateur de l'ordre en France dans son voyage à Rome. Après un noviciat exceptionnellement écourté, le 20 août 1823, les quatre premiers frères français de Saint-Jean-de-Dieu prononcent leurs vœux solennels dans la chapelle de l'hôpital de Saint-Jean-d'Acre, maison-mère de l'ordre. L'ordre est ainsi reconstitué canoniquement pour la France. De plus Pierre Pautard est ordonné prêtre avant de revenir en France.

Paul de Magallon devient le provincial pour la France avec mission établir l'ordre sur des bases solides. Il abandonne les asiles de Lozère et installe les frères à la Guillotière près de Lyon en 1824. L'année suivante il envoie le père Pautard et des frères dans le Forez.

L'asile de Savigneux

Les religieux arrivent à Savigneux à la demande de l'administration départementale qui leur abandonne, en toute propriété, les restes du prieuré évalués à 35 000 F. De plus, le département de la Loire verse 30 000 F aux religieux pour leur installation et une pension de 280 F par an pour chaque aliéné.³

L'asile de Savigneux est donc l'une de ses premières maisons après des établissements pour les aliénés établis en Lozère. La communauté de Savigneux compte plus de vingt religieux ou novices⁴, le plus souvent des hommes jeunes. Ils sont dirigés par un frère-prieur mais, dans la maison, l'aumônier tient une place essentielle. Il s'agit, nous l'avons dit, du père Pautard, le seul prêtre de la communauté. Il a 38 ans quand il arrive à Savigneux, accompagné de son père qui est âgé de 66 ans. Devenu veuf, le vieux meunier est entré en religion comme frère-donné, pour accomplir les plus humbles tâches.

Le prieuré Sainte-Croix de Savigneux

Au 17^e siècle, un prieur, Dom Pierre Sauret avait fait réparer le monastère et bâtir deux dortoirs de six chambres chacun ainsi qu'un cloître. A l'époque on considérait *le tout fort régulier et commode*⁵ pour loger au maximum une douzaine de moines. Mais un siècle après, ces bâtiments qui ont connu bien des vicissitudes, sont devenus très vétustes. Certes, ils ont été hâtivement réparés et aménagés sous le Premier Empire pour

² "Après un bref séjour à la Trappe d'Aiguebelle, le frère Hilarion participe à la refondation en France de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu puis il fonde de nombreux asiles d'aliénés, avant le vote de la loi de 1838. Présenté par certains auteurs comme un précurseur des aliénistes, il mène, par la plume, un combat acharné contre d'appropriation du soin psychiatrique par le corps médical. Figure fantasque, ce charlatan de la médecine laisse de nombreux écrits autobiographiques...", Olivier Bonnet, *op. cit.* p. 27.

³ Cité par Olivier Bonnet, "Faire la biographie d'un charlatan ? Frère Hilarion, fondateur d'asiles d'aliénés au XIX^e siècle", *Cahiers d'histoire* 2002, n°1-2, p. 41.

⁴ Nous avons relevé 21 frères différents venus faire des déclarations de décès en mairie de Savigneux: Fr. Alexis – Fr. Antoine – Fr. Arsène – Fr. Dominique – Fr. Elie – Fr. Eloy – Fr. Etienne – Fr. Jean – Fr. Jules – Fr. Laurent – Fr. Luc – Fr. Lucien – Fr. Marc – Fr. Marcel – Fr. Michel – Fr. Pacôme – Fr. Paulin – Fr. Philibert – Fr. Polycarpe – Fr. Stanislas – Fr. Vincent (prieur)

⁵ Selon une note datée de 1699 et d'un auteur resté anonyme, archives Diana 1 F 42 308, n°3.

servir à un dépôt de mendicité prévu pour 250 mendiants mais ils se montrent très insuffisants pour loger les religieux, les domestiques et environ 150 malades. Installation rapide, locaux surpeuplés de malades : on peut s'attendre à une catastrophe sanitaire. Elle a lieu dans les tout premiers mois avec une grave épidémie de typhus.

L'épidémie

Le typhus

On sait que le typhus exanthématique est une grave maladie infectieuse due à une rickettsie transmise par le pou. C'est une maladie de la misère et de la malpropreté qui sévit où se trouvent de grands rassemblements de personnes dans des locaux insalubres. Après une incubation de 10 à 12 jours, elle est caractérisée par une éruption de taches roses, une forte fièvre et un état de profonde prostration. La mort survient dans près d'un cas sur deux. S'il survit, l'état du malade s'améliore soudainement deux semaines après la déclaration de la maladie.

Déclenchement de l'épidémie

Les premiers décès ont lieu au début de l'année 1825 : 2 en janvier, 2 en mars, 1 en mars, 1 en avril, 2 en mai. Mais peut-être ne s'agit-il pas encore vraiment du typhus mais d'une mortalité "ordinaire" pour un groupe humain de plus de 180 personnes dont 150 malades.

Le déclenchement effectif de l'épidémie a lieu en juillet où l'on comptabilise 8 décès parmi les malades. Le Père Pautard fait preuve de beaucoup de détermination. Il déclare aux frères infirmiers *que le moment est venu d'accomplir jusqu'au bout leur vœu d'hospitalité : la mort pour Dieu et le prochain, que les missionnaires vont chercher bien loin dans les pays infidèles, ils vont sans doute la trouver en servant leurs malades atteints par le fléau...*⁶

Le dernier jour de juillet meurt Jean-Pierre Pautard, père de l'aumônier et premier religieux à être frappé. Son fils l'a filialement soigné, lui a donné les derniers sacrements et a célébré ses funérailles.

Un mois d'août effrayant

La situation devient catastrophique en août : 17 morts. Les chaleurs de l'été et le climat malsain de la Plaine contribue à aggraver l'état sanitaire des pensionnaires de l'asile. La communauté est frappée avec la disparition le 1^{er} août du frère Jules (Pierre Berutes), natif de l'Aveyron, âgé de 28 ans. Le 4 août c'est au tour du frère Antoine (Antoine Berlon), né dans la Lozère, 31 ans. Certains jours, les 15, 18 et 27 août, les religieux sont contraints de faire deux déclarations de décès devant Jean-Marie Chirat de Montrouge, maire de Savigneux.

Mort du Père Pautard

L'épidémie reste très grave en septembre avec 14 décès. L'aumônier est frappé : *il surmonte d'abord les premières atteintes du mal, continue à visiter les infirmeries, à soigner les malades et à leur donner les derniers sacrements ; quand il ne peut plus marcher, il se fait porter auprès des mourants pour leur prodiguer les consolations et les secours de la religion ; enfin, quand il ne peut plus être porté lui-même, il fait encore*

⁶ Cité par Jean Monval, *Les frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu*, B. Grasset, 1950, p. 98-99.

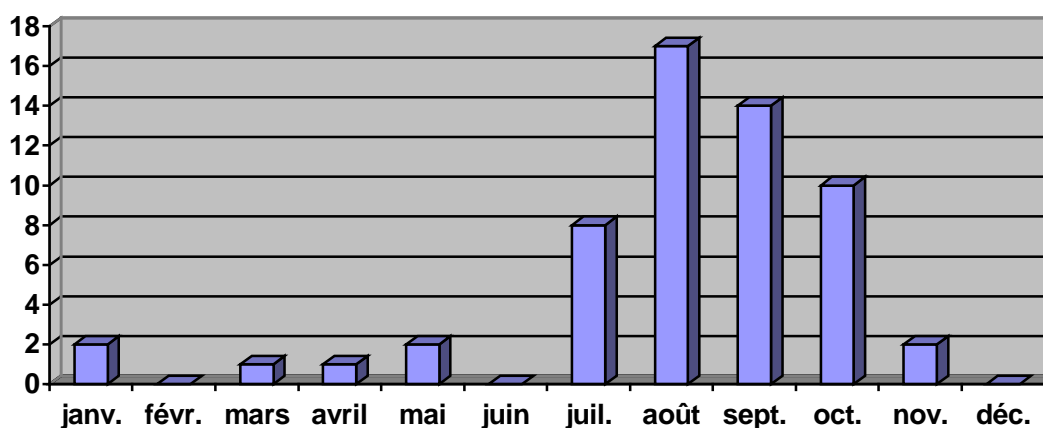
*approcher son lit de ceux qui vont mourir avant lui, et les administre d'une main défaillante...*⁷

Enfin, le 8 septembre, les frères Marcel et Paulin se rendent à la maison commune de Savigneux pour déclarer la mort survenue à 7 heures du matin de Pierre Pautard, religieux et prêtre, âgé de 38 ans. C'est un coup terrible pour toute la maison qui perd sinon son chef du moins son âme.

Le 17 septembre meurt encore le frère Louis Tulier, un jeune novice de 19 ans originaire de l'Aveyron. En octobre on comptabilise 10 décès dont 2 survenus dans la journée du 8 octobre.

Fin de l'épidémie

L'épidémie cesse brusquement en novembre. Parmi les trois derniers décès figurent deux inconnus, pauvres hères qui avaient trouvé refuge à l'asile. L'un meurt le 29 octobre et l'autre le 5 novembre. Enfin la dernière victime, pour l'année 1825, est Jean-Marie Berthollet, 43 ans, cultivateur qui était né à Saint-Chamond, décédé le 8 novembre. Au début de 1826, avant le départ des rescapés pour Lyon, il y a encore 4 décès à l'asile.



Décès survenu à l'asile de Savigneux au cours de l'année 1824

Bilan

L'épidémie a donc duré un peu moins de quatre mois. Au cours de l'année 1825, 57 personnes ont péri dans l'asile : 52 malades et 5 religieux. Combien d'aliénés ont-ils contracté la maladie ? Sans doute une grande majorité sinon la presque totalité car environ un tiers est mort et nous savons que pour le typhus la mortalité peut atteindre 40 %. La communauté religieuse a perdu le quart de ses membres mais il s'agissait d'hommes plus jeunes et en bonne santé avant l'épidémie.

L'examen de la liste des victimes dressée d'après les registres d'état civil de Savigneux permet de connaître l'origine des défunts. L'asile héberge des pensionnaires venant d'une vaste zone comprenant au moins douze départements : Loire (12 malades décédés), Ardèche (9), Rhône (8), Lozère (6), Drôme (5), Aveyron (3), Saône-et-Loire (3), Vaucluse (2), Cantal (2), Ain (1), Haute-Loire (1), Puy-de-Dôme (1).

⁷ Jean Monval, *Les frères hospitaliers... op. cit.* p. 98-99.

Les cinq religieux décédés sont tous originaires de la Lozère et de l'Aveyron, départements où les premiers asiles de l'ordre avaient été créés.

L'âge moyen des aliénés au moment du décès est d'un peu moins de 42 ans : 4 ont moins de 20 ans (deux : 19 ans, un : 18 ans, un : 15 ans), 3 seulement dépassent 70 ans. Tous les religieux sont des hommes jeunes sauf le père de l'aumônier, Jean-Pierre Pautard (66 ans), l'ancien meunier qui était entré tard en religion.

Dans la moitié des cas seulement une profession est indiquée. Il s'agit de gens de la campagne (6 cultivateurs), d'artisans (2 cordonniers, 1 perruquier, 1 chapelier, un tisserand), d'ouvriers (2 ouvriers en soie), de militaires (3 cas)...

L'épidémie à Savigneux

Les aliénés ne sortent pas de l'établissement, les contacts avec l'extérieur sont limités. De plus l'asile n'est pas situé dans une agglomération. Savigneux n'a pas de bourg et n'est composé que de petits hameaux isolés. Par chance, la paroisse étant alors supprimée, les fidèles se rendent à Montbrison et ne fréquentent plus l'église Sainte-Croix qui est d'ailleurs en ruine. La contagion ne semble pas s'être vraiment répandue hors de l'enceinte du prieuré.

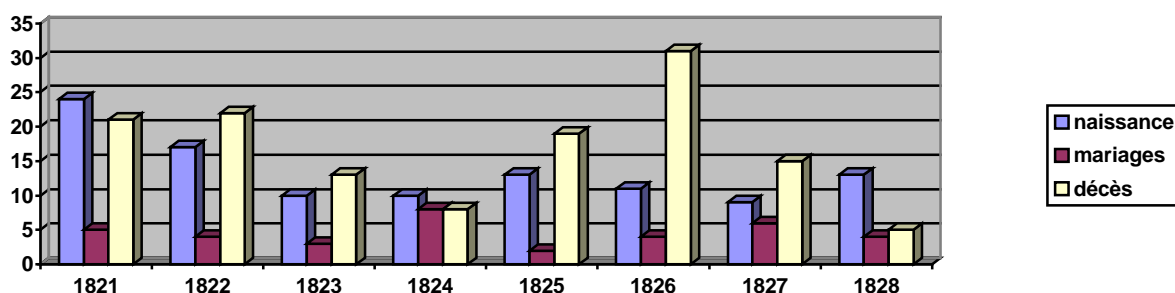
En excluant les gens de l'asile, de 1821 à 1828, (8 années), la commune a enregistré 134 décès soit une moyenne de 17 par an pour seulement 94 naissances (12 par an). La situation démographique du village n'est donc pas bonne.

En 1825, année de l'épidémie, 19 Savignolais décèdent. L'année suivante, alors que l'épidémie a cessé au prieuré, ce nombre passe à 31. Peut-on attribuer cette augmentation au typhus ? Ce n'est pas certain. Il s'agit probablement d'une mauvaise année où les fièvres estivales ont sévi. L'année suivante, 1827, la mortalité revient dans la norme (15 décès). En 1828 elle est particulièrement basse (5 décès seulement) peut-être justement parce que les personnes les plus affaiblies ont disparu les années précédentes.

Etat civil de Savigneux

	Naissances	Mariages	Décès	(dont hospice)
1821	24	5	21	
1822	17	4	22	
1823	10	3	13	
1824	10	8	8	
1825	13	2	76	57
1826	11	4	35	4
1827	9	6	15	
1828	13	4	5	

Mouvement de population à Savigneux de 1821 à 1828 (sans compter l'Asile)



Disparition totale de l'asile : un nom pour toute mémoire

Après la mort du Père Pautard, dès la fin de l'épidémie, les rescapés sont transférés à l'hospice de Champagneux, à la Guillotière, près de Lyon.

Le département de la Loire perd ainsi presque immédiatement son asile et réalise aussi une mauvaise affaire financière. Et, dès 1826, le préfet écrit à son collègue du Puy-de-Dôme pour lui recommander de ne pas faire appel aux frères de Saint-Jean-de-Dieu pour l'établissement d'un asile dans son département⁸. Le dévouement, et même l'héroïsme, dont avaient fait preuve les religieux infirmiers n'ont pas été suffisants pour vaincre le fléau. L'installation hâtive, les locaux inadaptés et surpeuplés, les méthodes empiriques, une population fragilisée par la maladie, tout avait concouru à la catastrophe.

Le prieuré devient une habitation particulière. Il reste un beau portail de pierre avec une date gravée : 1723. A Savigneux il restera un nom pour rappeler la tragédie. Le lieu-dit sera désormais appelé "Bicêtre" par analogie avec Bicêtre, village de la région parisienne (commune du Kremlin-Bicêtre, Val-de-Marne) possédant un important hospice pour les aliénés. La tradition orale rapporte encore qu'on baignait les fous dans une "boutasse" et qu'il existait une source d'eau minérale dans l'enclos du prieuré⁹. C'est peu. Peut-être serait-il opportun de donner à l'une des rues ou des places de Savigneux une appellation rappelant le dévouement des frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu et du père Pautard.

Joseph Barou



**Armoiries de l'Ordre hospitalier de la Charité
fondé par saint Jean de Dieu en 1537**

La grenade ouverte fait allusion à une vision qu'aurait eu le fondateur : un jeune enfant (le Christ) lui apparaît tenant dans sa main une grenade entr'ouverte et lui dit : *Jean de Dieu, Grenade sera ta croix*. Elle rappelle aussi la fondation du premier hôpital de l'ordre, dans la ville de Grenade en Andalousie.

⁸ Cité par Olivier Bonnet, "Faire la biographie d'un charlatan ? Frère Hilarion, fondateur d'asiles d'aliénés au XIXe siècle", *Cahiers d'histoire* 2002, n°1-2, p. 41.

⁹ Interview de Marie-Antoinette Meunier (née en 1910), la *Tribune-Progress* du 15 avril 2002.